

Humeurs — Tom Wolfe Pas cher pour un gros livre

Jean Obélix Lefebvre

Number 34, December 1988, January–February 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20101ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lefebvre, J. O. (1988). Humeurs — Tom Wolfe : pas cher pour un gros livre. *Nuit blanche*, (34), 77–77.

TOM WOLFE

Pas cher pour un gros livre

BOUM !... Voilà le livre au kilo qui se lance hardiment en vitrine (du bon côté, secteur des ventes), s'ébrouant avec fracas sur le marché de Francfort après avoir été débité comme de la saucisse, dans les pages feuilleteuses du *Rolling Stone*, le livre dont le goût originel fut remanié selon les standards culinaires de Farrar, Straus et Giroux en 1987 et testé avec succès à New York. En 1988, à Paris, Sylvie Messinger décroche la timbale et la franchise. Le marché du roman-hamburger, roman à dévorer sur siège néo-design très inconfortable pour pouvoir soutenir une attention dont on suppose qu'elle a été déglinguée par trop de zapping, progresse encore. On n'est plus à la page : passent, comme amours d'été, *L'amant sans domicile fixe* et *Le boucher*. Pour l'hiver, il faut absolument revenir à des éléments de culture bourratifs : *Le bûcher des vanités*, de Tom Wolfe, répond à cette nécessité.

Pour vous encourager à bouffer des briques, on vous sortira le grand, l'impec marketing des dimanches : « C'est pas cher pour un gros livre ! » Et, en chœur ou en canon, tous les chroniqueurs à la petite semaine d'entonner l'hymne à Balzac et à Zola avec une légère digression du côté de Sinclair Lewis avant de puiser dans les « services de presse » pour recommandations, curriculum vitae, success story, épate à tous les niveaux. C'est que pour bien des journalistes, la lecture de l'œuvre est secondaire ; s'ils lisent, c'est plutôt selon la diagonale du fou... La plupart se contente de jouer « au petit rapporteur », ce pourquoi on les paie. Car c'est l'événement qui prime : en hommage aux divinités tutélaires, les lecteurs délaissent bien (trop !) souvent le lunch littéraire de la veille sur la table de chevet, exposant ainsi à ceux qui passeraient par leur lit leur tentative de lecture, quitte à apprendre d'eux, par méthode synoptique, ce qu'il faut en savoir et en penser. De toute façon, on en fera un film et on courra le voir...

Pour vous éviter si possible le déplacement et les impairs, me voilà donc prêt à rendre compte de la brique en question, qui cause d'une New York faite pour une moitié d'un Bronx infernal et de son tribunal, et pour l'autre de la supposée édenique Park Avenue. À la suite d'un « accident », Sherman McCoy, WASP candide, satisfait et déjà dégénéré (son gros menton), va se heurter à la réalité des tribunaux du Bronx et aux lieux communs mesquins des petites gens (noirs ou hispanos de surcroît, avec quelques Juifs et Irlandais à la traîne dans le décor). Le déroulement fatal de ses aventures de boulevard (tous les éléments du genre y sont, de la maîtrise — à l'horrible accent sudiste — aux quiproquos à tire-larigot) fera resurgir les « atavismes positifs » qui sommeillent en lui : sens du combat et instinct de « mulet irlandais », de même que le sens des responsabilités amoureuses et familiales ronflantes, avec, en supplément, une casuistique de l'honneur qui nous ramène à Sartre et ses malheureuses « Mains sales ». Le résultat ? Un roman qui finit en « gerbe », au sens argotique du terme. On ne vous parle donc pas de fleurs en bouquet.

Je n'ignore nullement que la relation « naturaliste » ou « réaliste » du « monde-tel-qu'il-est » passe par une somme journalistique d'enquêtes qui rendent compte des mécanismes, des types et des sites. Mais cette relation privilégiée forcément quelques angles. Ainsi, un homme faisant pipi (Si ! Il y en a un !) contre un arbre de Montréal me rappelle évidemment les manières de faire du Jésus pétomane de *La terre* d'Émile Zola. Mais l'œuvre de Zola laissait aussi sa place au lyrisme ou à la simple grandeur de l'homme. On ne retrouve pas d'élévation du propos dans l'œuvre de Wolfe. Ses personnages, sans aucun souffle le

moindrement philosophique, ne sont que des pathologies agissantes, et l'auteur n'éclaire leurs gestes que de prétextes mondains ou du sens de la démerde. À croire qu'il est lui-même dépourvu de tout sens critique. La grande absente du roman de Tom Wolfe, c'est la grandeur ! Sans en appeler à la démesure cornélienne, et même sans entériner une idéologie plutôt qu'une autre (Zola et Lewis pouvaient être teintés de socialisme, mais Balzac, monarchiste romantisant ?), il restait possible de laisser entrevoir la part de (réelle ou fausse) grandeur qui permet de supposer que la vie puisse être parfois autre chose qu'un « cauchemar climatisé » (Miller, Henry). À peine si on voit se manifester un peu de cette « minime religion » chez Kovitsky, le juge « aux couilles de pierre ».

Wolfe, en entrevue, dit préférer qu'on le traite de conservateur plutôt que de conformiste. Il serait, malgré ses préférences, l'un et l'autre que nous n'en serions pas autrement surpris. Son dandysme ne trompe personne. Pinochet est un dandy militaire ; Wolfe un dandy civil et kitch. Simple narcissisme ! Et il fait partie de ceux qui sont revenus de tout avant d'être parvenus nulle part. Collectionneur « d'anecdotes à faire frémir » qui vous font déserrer le métro de New York et vous prédisposent à la panique, il n'est qu'un surenchérisseur ! De ceux pour qui le pire est souhaitable à titre de nerveuse curiosité. Des Esseintes ! Mais avec des cravates et des propos voyants dont on dit qu'elles sont du dernier chic. Tiffany comme Mecque et Marilyn en tant que mec !...

Encore ébahi par les lumières de la grand-ville (il raconte en entrevue son premier déjeuner new-yorkais devant un distributeur automatique), Wolfe ne pourrait que s'écrier : « Mais qu'est-ce qui m'arrive ? », car il reprend (Fallow) sempiternellement la vieille antienne des « mouches à fruits » à propos des journalistes (dont il est). C'est qu'il se croit, lui, libre pourfendeur des mœurs « réellement déviantes » alors qu'il n'en est, par omission de toute grandeur, que le cynique apologiste stipendié et fermement encouragé.

On ne trouvera dans son roman, dont le titre annonçait une toute autre distinction, qu'une collection des archétypes machos : les hommes assoiffés de pouvoir se saoulent la gueule, les femmes ne sont que des victimes, harpies, mondaines ou courtisanes. Passons sur la nomenclature de toutes les bêtises répertoriées. Quand l'intelligence frôle qui que ce soit de son aile, c'est pour donner des leçons de civisme que n'aurait pas reniées John Wayne.

Lorsque Wolfe déploie donc son inventaire, ça a toujours des allures de « bon vieux temps », le temps pas si lointain du maccarthysme et des grosses vérités déplorables et déplorantes. Nashville sans l'humour à la clé ; Moonlight avec son conservatisme le plus éculé. On n'a que l'avantage de le connaître. C'est Olympia Dukakis recevant l'oscar de la seconde moralité... la plus scrupuleuse. On tient un seul thème dévastateur : « Un démocrate, c'est un républicain qui a été arrêté... (sic). »

Tout ça dans un livre de 702 pages dont le vocabulaire (en comptant les noms propres) doit avoisiner les 400 mots et dont le style illuminé nous rappelle Roger Lemelin et son Samono Cellar dans *Le crime d'Ovide Plouffe*. Je ne crois pas qu'on en doive attribuer tout le mérite au traducteur (Benjamin Legrand). Voilà une nouvelle bouillie skinnérienne, propre à vous réduire l'esprit à la portion congrue. Où on rase Zola sans jamais l'approcher. Qui aurait de quoi inquiéter John Irving s'il ne s'est pas encore sorti de ses naïves tentatives analytiques. *Le bûcher des vanités* constitue donc un plat des plus indigeste. Mais si l'examen social manqua de rigueur, le traitement (de texte) a mis, lui, les bouchées doubles. ●

Jean Obélix Lefebvre

Le bûcher des vanités, Tom Wolfe, éd. Sylvie Messinger.